

Dangereuse nostalgie !

22 octobre 2014, 17:50



Le dernier album du Beau lac de Bâle évoque feu les Charmilles et d'anciens joueurs grenat au détour d'une chanson. Petite excursion musicale pour se dégourdir les jambes...

Le Beau lac de Bâle, depuis 40 ans, et même si on a raté les premiers arpèges pour cause de séjour intra-utérin, on connaît : sur fond de gros rock qui tâche bien, apparaît une ribambelle de personnages tous aussi loufoques les uns que les autres, bref ça déconne sec.

Le nouvel opus du groupe calé dans mon lecteur CD, j'opte d'emblée pour la plage 12 « *dangereuse nostalgie* » censée évoquer le doux souvenir de nos joueurs préférés. Surprise : les chœurs se sont tus, le batteur reste coi, point de refrain à vous filer le tinnitus et avec des accents villonniens, John Cippolata nous offre une ballade dans la Genève d'antan. Même si on peut ricaner de son goût pour le Cénovis, on saisit bien que la chanson n'a pas pour objet qu'on se fende la poire. Au fil des accords, Cippolata égrène tous ses repères perdus : *exit* Swissair, *exit* le journal La Suisse, *exeunt* les cinémas de quartier, le petit Jacob, le Grand Passage, *exit* la bande-son *sixties* des Stones, des Shadows et des Beatles, *exeunt* les exploits en grenat de Pfister et Barberis, *exit* les Charmilles.

Au fil de l'album sépia des souvenirs, la Genève actuelle se dessine en creux : multiplexes envahissants, centres commerciaux uniformes, le prêt-à-porter *made in Asia* en boutique, les compagnies *low cost* qui squattent Cointrin et Servette en Challenge League dans son carcan de béton de la Praille.

Sans pousser l'exégèse trop loin, que songer du passage de l'enseigne Torre, plus grand magasin de disques de Suisse en son temps, sous la coupe d'un groupe aux produits électroménagers au design métallisé de pierre tombale ? Le contenu y a cédé sa place au média, à l'objet de consommation...

Mais qu'y faire ? Se vautrer dans la nostalgie, souhaiter revivre les grandes heures du passé, c'est déjà un peu devenir un vieux schnock conclut la chanson. A méditer !

Dans sa version bout du lac, cette chanson est venue titiller des neurones que le *Quartier latin* de Léo Ferré, le *Sirap de la rue* de Renaud ou la *Ruelle des morts* de Thiéfaïne avaient déjà caressés.

Dans le restant de l'album par contre, ça déconne sec comme de coutume. Les amateurs de football noteront la plage 5 « *Röstigraben* ». 30 ans après le fameux « Dégage ! » ?? qui avait fait d'un Servette-Young Boys le prélude à une aventure nuptiale contrariée par le ballon rond, on retrouve la casaque salamandre des Bernois associée à une ébauche de flirt, à tel point qu'elle semble décidément être au BIB ce que le balcon des Capulet était à Shakespeare. Tout à sa fixation névrotique pour le club de la capitale, Cippolata voit son désir s'enflammer pour une avenante rousse enturbannée façon mayonnaise Thomy dans le caviar. Les choses pataugent un peu, puis partent carrément en quenouille lorsque les inévitables gouttes de pluie fédérales viennent ruiner un torride plan spätzli. Insuffisamment versé dans les subtilités patoisantes d'Outre-Sarine, Cippolata se retrouve gros-jean-comme-devant, incapable de saisir ce que lui susurre sa ravissante rouquine, et peut-être en est-il mieux ainsi...

Les déboires avec les représentantes du beau sexe servent aussi de trame à un « *prélude de Bach* » où le BIB flatte le snobisme palato-guttural des Romands dans la prononciation des idiomes teutons et envoie l'infortunée Maurane valser dans les cordes de son dictionnaire des rimes !

De même, *Cinq jours* met en scène un pauvre hère abandonné par sa moitié et finalement, parmi ses bonshommes éreintés par l'éternelle ingratitude femelle, un seul gaillard tire son épingle du jeu : le Don Juan abonné Unireso et son tram 17 toujours ponctuel (*la ligne du tram 17*) !

Malgré ses 37 nuances de retard sur E. L. James, le BIB nous offre aussi sa plage d'érotisme diffus (« *elle fait ça bien* ») dans une atmosphère rétro-féministe qui navigue allégrement entre le calendrier paysan et Betty Bossi.

Concluons notre promenade à la Brévine (*mourir à la Brévine*), fanal indépassable de tous les écoeurés du climatoscepticisme en nage sous l'effet de serre. Son refrain entêtant : « Et quand ça caille à la Brévine, 38 degrés en-dessous de zéro, loin des canicules assassines, je suis enfin bien dans ma peau ! » rend aussi follement neu-neu à la seconde écoute que les inoubliables « va promener le chien... » ou « petit pays, petits soucis »

Merci BIB, merci !

Amitiés

Germinal Walaschek